

PARTIE 1

Cachés en pleine lumière

NEW JERSEY – USA

5 heures

Il faisait un froid presque mordant en ce petit matin d'automne. La fine brume enveloppant la majeure partie de la côte Est renforçait la mélancolie du port qui s'éveillait lentement, aux pas lourds des dockers. L'écoeuvante odeur de malt et de houblon d'une brasserie voisine dominait encore dans l'air humide. Deux sirènes plaintives retentirent presque simultanément dans cet immense port marchand alors que, sur le quai numéro douze, le « *Carioca* », chargé de containers multicolores, était prêt à lever l'ancre. C'était un cargo vieux d'une trentaine d'années, mal entretenu, battant pavillon brésilien. La rouille de la coque réapparaissait sous les couches de peinture brune superposées, appliquées au fil du temps ; l'état de délabrement du bateau était très avancé et, dix jours auparavant, dans le port de Belém, les experts de la commission maritime brésilienne l'avaient d'abord jugé impropre à la navigation. Mais l'armateur connaissant les vertus d'un bon arrosage, un jour et deux enveloppes plus tard, les experts reconnurent avoir été un peu sévères et lui donnèrent un nouveau sursis de quelques mois.

Au milieu de l'incessant va-et-vient des manutentionnaires, un homme en habit d'officier sortit d'un cabanon de chantier posé sur le quai et s'embarqua à bord du navire. Il disparut à l'intérieur et parvint rapidement à la hauteur d'une cabine où l'attendait le capitaine. Ce dernier le fit entrer en silence, referma la porte à clef, puis repartit aussitôt en s'assurant de ne pas avoir été remarqué. À l'intérieur, deux personnes étaient allongées sur des couchettes éloignées d'environ un mètre l'une de l'autre, sans drap ni couverture ; les matelas étaient fins, en mousse grise fatiguée. Il s'agissait d'une femme et d'un homme enveloppés dans de grandes housses noires, en matière cirée épaisse empestant le plastique, généralement utilisées pour les macchabées, et dont la grosse fermeture Éclair ventrale avait été remontée jusqu'à la base de leur thorax. Ils étaient ficelés solidement, les bras le long du corps, la bouche recouverte de plusieurs épaisseurs d'un large ruban adhésif argenté. Couvert d'hématomes, leur visage était ensanglanté et défiguré mais les moribonds étaient encore vivants. La tête tournée l'un vers l'autre, ils ne cessaient de se regarder au travers de leurs yeux rougis et larmoyants. Ils parvenaient tout de même à se voir malgré leurs œdèmes et leurs cils mouillés remplis de sang coagulé.

Il s'agissait d'un jeune couple d'un peu plus d'une trentaine d'années. Eduardo Ribeiro était originaire de l'île de Marajo au Brésil ; Jodie Ribeiro, quant à elle, était née à Brooklyn où ils avaient encore habité quelques mois après s'être mariés. Puis, il y a douze ans, le couple avait décidé de s'installer dans le New Jersey peu après la naissance de leur fils Kevin. Bien que travaillant tous deux à plein temps, ils avaient réussi à préserver un bon équilibre dans leur couple et vivaient une vie simple et tranquille. Mais il y a un peu plus de six mois, le 12 avril très exactement, le temps, pour eux, s'arrêta : ce fut le jour où leur fils disparut.

Ils s'en souvenaient dans les moindres détails, comme si c'était arrivé la veille. Ils n'avaient pas prévenu la police tout de suite ; non, malgré le sentiment d'angoisse qui les avait gagnés tous les deux, ils s'étaient ravisés : il fallait commencer par garder son sang-froid. Leur fils était peut-être tout simple-

ment allé chez un copain. Il n'aurait pas vu le temps passer et aurait oublié de les prévenir. Ils avaient donc commencé par téléphoner à tous les parents de ses camarades. Mais à chaque fois, c'était la même réponse : personne ne l'avait revu après la sortie de l'école. Le dernier appel avait été le plus pénible. Figée, le téléphone pressé contre l'oreille, Jodie avait appelé les parents du meilleur ami de son fils, mais eux non plus ne l'avaient pas vu. Ce jour-là, Kevin n'avait pas pris le bus avec les autres, mais aucun des enfants n'y avait attaché d'importance car il restait quelquefois dans l'enceinte de l'établissement scolaire en attendant son cours de piano. Certains de ses copains avaient même cru qu'il était rentré à la maison un peu plus tôt pour regarder sa série préférée. Jodie et Eduardo avaient tenté de joindre le professeur de piano, mais n'y étaient pas parvenus avant neuf heures du soir. Lorsqu'ils avaient enfin pu lui parler, ce dernier leur avait fait part de son étonnement de ne pas l'avoir vu au cours. Leur profonde inquiétude se mua brusquement en panique. C'est à ce moment-là seulement qu'ils avaient décidé d'appeler à l'aide. C'est elle qui, la main tremblante, avait composé le numéro de la police locale.

L'agent Greg Commoï était venu le soir même ; Jodie lui avait proposé du café pour qu'il se sente à l'aise et qu'il prenne son temps. Mais il ne leur avait posé que deux ou trois questions banales, énoncé les procédures d'usage puis leur avait expliqué qu'il fallait encore attendre vingt-quatre heures avant de lancer un avis de recherche officiel.

Jodie s'était montrée insistante « Ne peuvent-ils pas commencer les recherches tout de suite ? », avait-elle suggéré en lui resservant du café, prévenir les postes de police alentour ? Mettre des barrages partout ? Elle ne savait pas trop, mais au moins faire quelque chose. Elle avait mal supporté qu'il ne réagisse pas davantage et qu'il reste planté là à les gaver de théories et de règles de procédure. Autant de conneries, avait-elle pensé. Car si Kevin avait été enlevé, son ou ses ravisseurs l'éloignaient certainement un peu plus à chaque minute qui passait. « Êtes-vous sûr de ne pas perdre un temps précieux ? », avait-elle encore ajouté, d'une voix étranglée, en dé-

sespoir de cause. Mais l'agent Commoï avait répondu par la négative et le dialogue qu'il avait tenu ensuite avait agacé Jodie au plus haut point. « En général, huit cas sur dix sont des fugues ou de simples coups de tête. Imaginez, si on devait organiser des recherches à grande échelle, déclencher les plans d'alertes enlèvement et monopoliser tous les hommes disponibles à chaque téléphone signalant une disparition, on ne ferait que ça toute la journée »... Mais il ne connaissait pas son fils, avait-elle pensé, jamais il n'aurait été capable de s'en aller sans rien dire ; il ne supportait pas de leur faire de la peine... Oui, bien sûr, dans l'absolu elle comprenait l'agent Commoï. Mais la police avait-elle au moins une équipe qui, précisément, faisait « ça » toute la journée ? Non... et toujours cette même réponse : l'État ne leur donnait pas assez de moyens.

« Kevin va certainement revenir », avait-il continué. Puis il avait encore ajouté : « il y a de fortes chances de le retrouver chez un copain... quatre-vingt-dix pour cent des enfants sont retrouvés dans les quarante-huit heures. » Un inspecteur spécialisé leur téléphonerait à la première heure le lendemain et passerait les voir... il fallait absolument qu'ils se calment... tout irait bien...

Ces paroles résonnaient encore dans leur esprit. Ils n'avaient eu d'autre choix que de se résigner et d'accepter. Jodie n'avait pas osé insister davantage : elle n'avait pas voulu qu'il se braque et qu'il se montre encore moins coopératif. Mais bien que le policier ait toujours soutenu leurs regards, les Ribeiro n'avaient pas été convaincus. À partir de cette minute, ils s'étaient sentis glisser tous les deux dans une situation d'impuissance terrible qui était très vite devenue leur pire cauchemar. Cette première nuit d'angoisse, ils l'avaient passée assis, à côté du téléphone, blottis l'un contre l'autre. Le matin, l'agent de la police locale avait contacté à son tour le bureau du FBI car la disparition de personnes échappait aux juridictions d'États. Quand le téléphone s'était enfin mis à sonner au milieu de la matinée, Jodie avait décroché avant la fin de la première sonnerie pour répondre à l'inspecteur Robert Donner. Lorsque ce dernier leur avait dit que tout serait mis en œuvre

pour retrouver Kevin le plus rapidement possible, ils avaient été tranquilisés et même confortés dans leur espoir de le revoir rapidement. Une équipe de trois personnes était arrivée peu après. L'inspecteur Donner était confiant : ses collègues le retrouveraient certainement car, selon la règle immuable, tout criminel laisse des traces de son passage sur les lieux du délit et emporte avec lui des éléments provenant de ce même délit. Ils avaient donc commencé les recherches immédiatement pour éviter la contamination ou la destruction de traces éventuelles. Il n'y avait pas forcément d'empreintes, car il pouvait s'agir de professionnels, mais il y avait toujours des échanges de fibres ou d'autres particules permettant de les orienter vers une piste sûre et de resserrer l'enquête.

Ensuite les agents iraient à son école interroger les derniers camarades à avoir vu Kevin ; ils interrogeraient aussi les professeurs et, surtout, le professeur de piano. Ils avaient pris les noms et adresses de ses meilleurs amis et amies que Jodie avait recopiés rapidement sur une petite feuille de papier. L'inspecteur leur avait réclamé le maximum de détails concernant l'habillement, le comportement, les goûts et les habitudes de Kevin ; les questions furent pertinentes et ça les avait rassurés. Le même soir, l'inspecteur était revenu et ils avaient discuté tous ensemble des heures durant, jusque tard dans la nuit. Il était clair que le FBI avait la situation en main et qu'ils allaient le retrouver rapidement. Mais n'ayant pu déterminer où le garçon se trouvait juste avant sa disparition, l'équipe de Donner n'avait effectué des recherches approfondies que dans les quatre endroits où la probabilité de trouver des indices était la plus grande : à l'école qu'il fréquentait, sur le chemin du retour, à la maison ainsi que les environs immédiats de celle-ci. Ils avaient passé et repassé au moins dix fois sur les itinéraires que Kevin aurait dû ou pu emprunter après l'école mais, hélas, ils ne trouvèrent rien de suspect.

Le deuxième jour, Jodie avait encore gardé le secret espoir que son fils soit resté chez un nouveau copain, sans le lui avoir dit ; c'eut été sa réaction pour ne pas avoir été pris au sérieux le matin même où il avait ressenti cette angoisse de ne plus les revoir, ou pour conjurer cet obscur sentiment

d'être séparé dont il lui avait fait part depuis quelque temps. Kevin aurait dû appeler à la maison, bien sûr, mais peut-être ne s'imaginait-il pas l'angoisse qu'il causait à ses parents, avait pensé Jodie. Devait-elle le corriger sévèrement dès qu'il rentrerait ? Non, elle l'avait promis ; son fils était encore si jeune et insouciant, il ne fallait pas être trop sévère et gâcher ce temps béni de l'enfance. Ou peut-être avait-il déjà atteint un âge où certaines contraintes avaient provoqué une sensation d'étouffement et qu'il avait soudainement senti le besoin de prendre un peu le large, comme sa mère parfois. On n'imagine jamais tout ce qui se passe dans la tête des enfants à cet âge-là, répétait-elle toujours. Avec Eduardo, ils n'avaient cessé de réfléchir et d'émettre de nouvelles suppositions : le jeudi, après son cours de piano, il lui arrivait souvent de s'amuser avec ses copains. Il serait peut-être rentré un peu plus tard, avec ces nouveaux venus dans le quartier... comment s'appelaient-ils, déjà ?... les Salton... non, les Sheldon, c'était la famille Sheldon... Ils s'étaient rués sur le téléphone. Malheureusement, les Sheldon non plus ne l'avaient pas vu.

Vingt-quatre heures après la disparition de leur fils, l'attente était devenue de plus en plus pénible. Jodie avait essayé de s'occuper à des tâches ménagères pour moins fumer et ne plus se ronger les ongles, mais elle avait très vite arrêté ayant dû se résoudre à nouveau au constat de sa totale impuissance, ce qui avait été effroyable. Et ce téléphone qui s'était obstiné à garder le silence l'avait rendue folle. Les jours suivants, elle n'avait pas cessé de jurer contre l'inspecteur Donner, contre la police, contre le monde entier. Surexcitée, son imagination lui avait fabriqué les hypothèses les plus terrifiantes qui lui revenaient en boucle durant ses nuits agitées.

Mais très vite, les agents avaient constaté le cruel manque d'éléments : ils n'avaient rien trouvé. Aucun témoin, pas d'empreinte digitale, pas le moindre indice complémentaire susceptible de parler pour établir un lien quelconque avec la disparition. Le quatrième jour, l'inspecteur Donner, le regard profondément désolé, leur avait résumé la situation : ils n'avaient rien découvert. Pas de trace, pas de corps, aucun témoignage. Rien. Ce manque d'indice était tellement désolé

lant qu'Eduardo et Jodie en avaient eu des frissons... des frissons à l'idée de ne jamais retrouver Kevin, de ne jamais retrouver celui ou ceux qui avaient été capables d'une chose pareille... de ne jamais savoir.

Par la suite, Jodie et Eduardo avaient réclamé des recherches supplémentaires et davantage de ressources. Mais le jeune couple n'ayant pas de statut social particulier, la direction régionale du FBI avait décidé de ne pas utiliser les grands moyens parce que trop onéreux. Il fallait aussi éviter à tout prix que la machine médiatique ne s'emballe pour ce genre de disparition et ils avaient envoyé des consignes strictes et très claires à ce sujet. On préférait, en haut lieu, adopter le dogmatisme néoconservateur des partis politiques selon lequel on ne se mêle pas d'affaires délicates juste avant des élections. D'ailleurs, en cette période électorale, aucun politicien digne de ce nom n'aurait soutenu un dossier aussi épineux. Ils étaient, de toute façon, bien trop occupés à affiner les stratégies qui les mèneraient aux félicités politiques fédérales. Sans compter que les luttes de chapelles battaient leur plein : les chasses à courre politiques traditionnelles avaient débuté et le parti adverse n'attendait qu'un faux pas ou une affaire comme celle-là pour réclamer des têtes. Quant au gouverneur, il se trouvait sur un siège éjectable depuis de nombreux mois et évitait donc soigneusement toutes les affaires potentiellement dangereuses qui pouvaient en déclencher le mécanisme. Et surtout celles remettant en cause la sécurité des enfants du citoyen. Subséquemment, il était indispensable que cette affaire ne prenne aucune proportion importante et qu'elle reste au niveau de fait divers banal, à oublier au plus vite. Elle disparaîtrait ensuite d'elle-même dans le tourbillon des informations et autres scandales juteux qui ne manquaient jamais les mois précédant les élections.

Un portrait de l'enfant fut donc envoyé à quelques postes de police, mais sans aucun résultat ; puis l'enquête avait été arrêtée définitivement quelques semaines après, faute d'éléments nouveaux et l'affaire fut classée assez rapidement dans la section dite des « dossiers ouverts. » Kevin vint finalement s'ajouter à la liste toujours plus longue des disparitions inex-

pliquées. Afin d'écartier définitivement tout risque de battage médiatique défavorable, il fut demandé aux journalistes de ne pas en parler au risque d'entraver le cours de l'enquête et de compromettre les chances de retrouver le petit garçon vivant ; de plus, il n'était jamais bon d'affoler inutilement la population. Les bureaux de police, ainsi que ceux du FBI, s'étaient préparés à gaver systématiquement d'éventuels téméraires des réponses vagues et des formules empiriques habituelles propres à ce genre d'affaires, les incitant à en déduire que le dossier suivait son cours normal. Et ce, jusqu'à ce que leur intérêt retombe ou se porte sur autre chose, ce qui arrivait en général assez rapidement. Dix jours plus tard, la nouvelle de la disparition avait été reprise par un journal local de petites annonces qui avait publié gratuitement la photo de Kevin pendant quinze jours, soit deux parutions. Puis sa photo avait été remplacée par une offre spéciale de tickets pour le prochain match des New-Yorkers. Depuis ce moment-là, chaque sonnerie de téléphone les faisait sursauter et Eduardo décrochait le combiné d'une main tremblotante, en se demandant ce qu'on allait leur annoncer.

Jodie se rappelait aussi les soirées entières où ils avaient attendu, en silence, assis sur la banquette de la cuisine, lovés dans les bras l'un de l'autre. Elle partait parfois d'un éclat de larmes qu'elle tentait de réprimer tant bien que mal pour ne pas démoraliser Eduardo. Une forte culpabilité s'était aussi greffée à leur angoisse. Ils s'en étaient voulu de ne pas toujours avoir accompagné leur fils à l'école. Mais depuis quelques mois, Kevin avait voulu se débrouiller seul. Le quartier ayant toujours été calme, ils avaient accepté. Jodie se souvenait également qu'en quelques heures, de nombreuses personnes leur avaient offert leur sympathie ou leur avaient fait part de pensées compatissantes. Ils avaient été touchés par ces élans de bonne volonté de la part d'amis et de voisins, ainsi que de tous ces gens qu'ils ne connaissaient pas pour la plupart et qui les avaient aidés dans leurs recherches. Cependant après une quinzaine de jours, ils avaient réalisé que tous ceux qui s'étaient approchés d'eux leur avaient offert une amitié ou un soutien qui n'existait pas vraiment. Très rapidement, presque

d'un jour à l'autre, le téléphone cessa de sonner. Ils avaient été à nouveau seuls. Face à ce grand vide. Face à leur désespoir. Durant des semaines. Des mois. Même le temps n'était pas parvenu à estomper leur tristesse. Certains jours, ils pensaient devenir fous car ils revoyaient leur fils partout : au bout de la rue, en compagnie de jeunes du quartier... À plus de dix reprises, ils avaient crié son nom par erreur ; le retrouver était devenu une obsession, leur seule raison de vivre.

Pourtant, quelques temps plus tard, l'espoir était revenu : le couple avait reconnu Kevin parmi plus de trois mille photos de jeunes adolescents prostitués. Il s'agissait d'un CD-ROM, fabriqué par une filière mafieuse d'Europe de l'Est, qu'une organisation privée d'aide aux parents d'enfants disparus avait reçu. Ils avaient alors décidé, conjointement avec l'organisation, d'entreprendre leurs propres recherches afin de retrouver leur fils. Et ceci malgré les faibles moyens dont ils disposaient.

Puis Jodie repensa à la veille au soir. Alors qu'ils parlaient encore et toujours de Kevin avant de s'endormir, la sonnette de la porte d'entrée avait retenti. Pensant tout de suite qu'il s'agissait de nouvelles de leur fils chéri, leur sang n'avait fait qu'un tour : ils avaient dévalé le petit escalier droit qui menait au rez-de-chaussée et s'étaient précipités vers la porte, tous deux pieds nus, lui en pyjama et elle en chemise de nuit. Malgré l'heure tardive, ils avaient ouvert presque sans précaution à l'homme au costume et au chapeau sombres qui se tenait devant l'entrée et qui avait présenté au judas une plaque à l'aspect officiel. Il avait continué à brandir sa plaque une fois la porte ouverte et s'était présenté comme l'agent « Michael quelque chose », un des assistants de l'agent principal du FBI Robert Donner, chargé des disparitions de mineurs. Puis il leur avait demandé de le suivre : « nous avons retrouvé la trace de votre fils ; il semble détenu sur un cargo, mais il est vivant », avait-il déclaré sur un ton très sobre. Ces phrases de l'espoir les avaient hypnotisés : ils les avaient attendues depuis si longtemps. Cet homme avait formulé à voix haute le sésame qui lui permettait de pénétrer leur cœur instantanément ; les phrases magiques qu'ils n'avaient cessé d'espérer tous les

jours, toutes les heures, depuis vingt longues semaines. Ils avaient cru, d'après l'origine du CD-ROM, qu'une filière mafieuse le détenait quelque part en Europe... ils s'étaient tout simplement trompés. C'était juste sa photo qui était sur ce disque et elle pouvait avoir été prise n'importe où. En fait, il avait été caché sur un cargo... D'obscurs trafiquants s'apprêtaient à l'embarquer, mais ils allaient le délivrer à temps. Leur cœur avait bondi de joie, une joie extraordinaire qui était subitement montée en eux et qui avait envahi chacune des cellules de leur corps. C'était inexprimable, c'était au-delà des mots. Ils avaient chaviré dans le bonheur absolu, hors de l'espace et du temps. Ils s'étaient serrés l'un contre l'autre, avaient ri et pleuré en même temps... ils n'avaient pas pu se contenir devant l'agent qui, lui, était resté de marbre. Le miracle tant attendu était en train de se produire : ils allaient bientôt retrouver leur petit Kevin vivant. Durant tous ces mois, ils n'avaient jamais pensé ou parlé de lui à l'imparfait car ils avaient toujours refusé de croire à sa mort et ils avaient eu raison. Leur visage s'était illuminé d'une reconnaissance infinie pour l'homme qui se tenait devant eux et, à travers lui, pour tous ceux qui avaient travaillé tout ce temps, en silence, pour le retrouver. Jodie se rappela pourtant que le policier, lui, n'avait pas eu une expression réjouie. Au contraire, ses traits avaient été presque durs. Mais elle n'en avait pas fait cas, pensant que c'était normal : tous ces agents étaient probablement habitués à ce genre de choses et ils ne s'impliquaient plus émotionnellement. C'était leur façon de se protéger pour durer dans le métier. Et qu'importe, de toute façon, ils avaient réussi... Elle se rappela également qu'ils ne s'étaient jamais sentis aussi vivants depuis longtemps, depuis cette terrible journée d'avril.

Puis l'agent les avait pressés car ils devaient aller jusqu'au port marchand du New Jersey, sur un cargo qui allait quitter le pays dans quelques heures. Ce n'était donc pas le moment de perdre du temps ; on leur expliquerait tout une fois sur place. Il leur avait demandé de s'habiller rapidement, d'emporter leurs passeports, un peu d'argent et leurs cartes bancaires en cas de besoin. L'homme était resté dans le hall d'entrée

pendant qu'ils s'étaient préparés. Puis ils avaient rejoint tous les trois le véhicule qui les attendait devant la petite allée et qui avait démarré rapidement. Le pyjama et la robe de chambre avaient été jetés sur le lit ouvert, leurs deux voitures étaient restées dans l'allée : ils avaient quitté la maison si vite qu'on aurait pu croire qu'ils s'étaient volatilisés ou qu'ils avaient été enlevés par des forces surnaturelles. La berline foncée les avait emmenés silencieusement jusqu'au bout de la ruelle avant d'avalier rapidement les quelques kilomètres qui les séparaient du port. Tous deux avaient bien été surpris de ne pas constater d'équipement particulier ou de radio de police dans la voiture banalisée, mais ils n'en avaient jamais vu auparavant et avaient pensé que c'était normal ; il n'y avait pas de matériel spécialisé visible dans l'habitacle parce que tout était certainement dans le coffre. Puis le véhicule s'était engagé sur les docks et avait longé un des quais du port. Même lorsqu'ils étaient entrés dans ce hangar, ils n'avaient toujours pas réalisé qu'ils venaient de franchir les portes de l'enfer.

Tout leur avait semblé normal jusque-là et il n'y avait eu aucune erreur pouvant faire naître un quelconque soupçon. Deux autres agents en civil montaient discrètement la garde à l'intérieur. Ils n'avaient nullement été intimidés par la présence de ces hommes : c'était tout à fait normal dans de telles circonstances. Au contraire, ils s'en réjouissaient : plus il y avait de monde, plus l'intervention avait des chances de réussir. Aucun autre véhicule n'était visible, mais ils devaient certainement tous être cachés afin de ne pas attirer l'attention, c'était évident. Le ronronnement du moteur avait rapidement laissé place à un silence profond. Ils étaient descendus du véhicule immobilisé au fond du vaste hangar, puis les deux hommes leur avaient fait signe de les suivre. Mais une dizaine de mètres plus loin, ils s'étaient retournés tout à fait inopinément et les avaient considérés pendant quelques secondes, toujours avec cet air distant et étonnamment froid. Puis, celui qui avait conduit s'était mis à leur parler pour la première fois : « pourquoi faire toutes ces histoires avec ce gosse », avait-il déclaré sur un ton monocorde. Avec Eduardo, elle avait eu un mouvement d'étonnement de la tête en fronçant

les sourcils ; ils n'avaient pas été sûrs d'avoir bien compris. « Je... je ne comprends pas... que voulez-vous dire ? » avait demandé Jodie d'une voix mal assurée, presque balbutiante.

Jusqu'à cet instant, aucun des deux ne s'était douté une minute de ce qui allait leur arriver : ils n'avaient donc pas eu peur. De toute façon, ils n'auraient pas eu le temps d'avoir peur. Tout se passa trop rapidement pour qu'ils puissent éprouver un quelconque sentiment et qu'une poussée d'adrénaline leur permette de réagir. Deux silhouettes avaient surgi derrière eux – des mains avaient brandi des barres de fer – des mouvements – puis des coups. Des coups d'une extrême violence qui s'étaient enchaînés sans qu'ils n'aient eu la possibilité de se ressaisir. Des douleurs intenses et fulgurantes à la fois.

Déséquilibré, Eduardo s'était cogné bruyamment la tête contre un objet dur posé sur une palette avant de heurter le sol. Puis il avait été projeté contre une autre palette, avait tenté de se reprendre en s'y agrippant d'une main, mais un des hommes l'avait frappé à nouveau brutalement et il était tombé à terre. Même sur le flanc, l'autre homme avait continué de le battre à coups de pied. Il avait essayé de se relever une première fois, mais la barre s'était abattue à nouveau brutalement sur son dos et il était retombé. Malgré la brutalité des coups, il avait tenté une ultime fois de se redresser mais la barre avait violemment frappé sa nuque et il s'était aussitôt effondré sur le ventre.

Jodie, elle, avait ressenti les premiers coups au niveau de la tête, puis aux genoux, puis dans le bas du ventre, puis sur le dos, et à nouveau sur la tête. Ils avaient visé systématiquement les zones les plus sensibles et les plus fragiles. Son sac à main avait valsé contre une palette, quelques mètres plus loin, avant de retomber sur le sol. Celui qui s'était fait passer pour l'agent était allé le ramasser. Ses jambes s'étaient dérobées presque instantanément et elle s'était effondrée à son tour sur le bitume glacé aux aspérités raboteuses. À terre, leurs bourreaux s'étaient encore acharnés. Ils avaient frappé de toutes leurs forces, encore et encore. Une brutalité primitive, inhumaine, tout comme leurs hurlements qui cessèrent pourtant très vite.

Leur joie, leurs instants de bonheur intense s'étaient arrêtés aussi brutalement que les coups. Ils ne se souvenaient de rien d'autre jusqu'à leur réveil dans cette cabine sombre. Ils ne se souvenaient même plus des visages de leurs agresseurs. Ils attendaient là, allongés, impuissants, avec la souffrance insupportable de leurs os fracassés par les barres de fer et celle des cordes qui les enserraient douloureusement en mordant profondément dans leur chair, pénétrant et avivant certaines plaies. Combien d'heures ? Ils ne pouvaient le dire. Ils étaient tous les deux en état de choc et chaque minute semblait durer une éternité. Ils avaient trop chaud dans ces housses de plastique et leur corps était inondé de sueur. Cette transpiration excessive était trop pénible pour Eduardo qui avait déjà beaucoup de peine à respirer et qui tremblait malgré la chaleur. Leur supplice atroce était encore accentué par l'angoisse de ne rien savoir. Ils s'étaient fait enlever, brutaliser par des inconnus, mais ils ne comprenaient pas pourquoi... Pourquoi ces gens avaient-ils décidé de fondre sur leur fils et sur eux, tels des rapaces sur leurs proies ? Ils se souvenaient vaguement des paroles que l'homme avait prononcées juste avant de sombrer dans le noir. Ces individus étaient mêlés à la disparition de leur fils, mais ils ne savaient rien d'autre. Où es-tu, Kevin, mais où es-tu mon chéri ? ne cessait-elle de se demander. Qu'en avaient-ils fait ? Était-il encore vivant ?... Et pourquoi lui ?... Pourquoi eux ? L'un et l'autre savaient, au fond de leur cœur, que les mêmes questions et les mêmes hypothèses se bouscullaient dans leur esprit. L'image cruellement vivante de leur fils ne les quittait plus : lui, si mignon avec ses beaux cheveux noirs, ses joues rebondies et ses grands yeux vert clair. Lui qui aimait tant les enlacer par la taille pour se blottir contre eux en disant « je t'aime, maman chérie », ou « je t'aime, je t'aime, je t'aime papa. » Tous les plus beaux moments de sa courte vie passée avec eux lui revenaient à l'esprit. Le petit garçon avait certainement pressenti quelque chose, car il avait été anormalement inquiet les jours précédant sa disparition. Le matin du 12 avril, il n'avait pas voulu aller à l'école. Le visage triste, il avait expliqué qu'il avait peur de ne plus les revoir. Il avait imploré en

murmure, puis en sanglots, de pouvoir rester avec eux durant la journée. Elle avait alors pensé qu'il ne s'agissait que d'un caprice dû à la fatigue et lui avait répondu en le bousculant un peu que personne n'allait être séparé, et qu'ils iraient tous ensemble, le soir même, au cinéma. « Alors on sera toujours ensemble », avait-il susurré avec un espoir renaissant dans sa petite voix. « Oui, mon chéri, toujours », lui avait-elle assuré. « Est-ce que Sean pourra venir avec nous ? » avait-il encore demandé, les yeux pleins d'espoir. « Oui, bien sûr qu'il pourra venir, si ses parents sont d'accord. » Il avait passé à Sean sans transition. Il avait été rasséréiné et avait mis ses baskets en chantonnant.

Jodie revoyait son petit minois qui apparaissait dans l'embrasure de la porte tous les matins, ses petits yeux pétillants et remplis de candeur ; quand il venait les embrasser le soir avant d'aller dormir, il nichait son petit nez dans le creux de leur cou, puis il humait longuement et goulûment leur odeur. Elle s'en voulait tellement de ne pas l'avoir écouté davantage, de ne pas avoir compris qu'il cherchait inconsciemment à les prévenir afin d'éviter ce drame. Elle aurait dû comprendre que Kevin ne jouait pas la comédie. C'était la première fois qu'il avait été tourmenté à ce point et qu'il s'était montré aussi insistant. Ils l'avaient embrassé tous les deux le matin même, lui avaient souhaité une bonne journée et l'avaient regardé s'éloigner de la maison pour rejoindre le bus qui l'emmenait à l'école, mais sans imaginer un seul instant que c'était pour la dernière fois.

Tous ces souvenirs provoquaient chez Jodie une vague d'émotions intenses qui firent couler des larmes d'eau et de sang le long de ses tempes jusque dans ses oreilles. Ils se regardaient toujours avec Eduardo, à la lueur de l'aube filtrée par un hublot sale et griffé. Le cargo avait levé l'ancre et sa sirène retentit, annonçant qu'il quittait le port. L'intérieur de la cabine, imprégné d'odeurs de moisi, de tabac froid et de sueur, était à son image : vieux et lugubre. Le plafond était si bas qu'un homme de taille moyenne pouvait le toucher en levant le bras. Tout était vieux au point que même les graffitis des marins,

qui tapissaient une bonne partie des murs, commençaient à s'effacer.

Chaque fois qu'Eduardo bougeait son corps, les liens qui enserraient ses membres cisaillaient ses plaies plus profondément. Son visage était crispé de douleur et il avait soif. Jodie aussi. Ils avaient tous les deux très soif et avaient besoin de se passer de l'eau sur le visage. Eduardo essayait de lui sourire mais ses blessures et la bande adhésive l'en empêchaient. Ses yeux, trop tuméfiés, ne pouvaient plus rien exprimer. Il aurait voulu prendre la main de sa chérie et l'embrasser, l'embrasser encore et la serrer contre lui pour la réconforter, serrer sa joue contre son cœur et caresser tendrement ses cheveux si doux. Il l'embrassait souvent, bien sûr, mais il voulait encore lui dire combien il l'aimait, qu'il serait toujours à ses côtés quoi qu'il arrive. Il y avait tant d'amour entre eux, un amour qui n'avait jamais cessé de croître depuis les tout premiers jours. Il essaya tout de même de remuer ses lèvres sous la bande adhésive dans l'espoir de la faire céder ou, du moins, de la décoller. Il tenta deux « je t'aime » qui furent perçus comme une plainte étouffée.

Non, ils ne comprenaient pas pourquoi ils étaient là ; non, ils ne méritaient pas de subir cet enfer. Qui étaient ces gens qui avaient décidé d'anéantir leur existence en quelques minutes ? Eux qui n'avaient jamais fait de mal à personne et qui avaient toujours vécu dans ce quartier si tranquille du New Jersey où se succédaient, de manière bien ordonnée, des maisons coquettes presque toutes semblables. Seuls leur amour et la pensée de leur fils leur donnaient encore la force de vivre.

Depuis leur réveil, leur vie ne cessait de défiler devant eux. Leur enfance, leur adolescence, leurs années d'études, leurs parents, leurs moments de bonheur... Puis la joie de la naissance de Kevin, leur premier enfant... Les premiers bonheurs de son allaitement quand il tétait si avidement avec ses petits poings serrés. Leur dernier voyage à l'île de Marajo, dans la famille d'Eduardo...

L'homme qui entra les arracha brutalement aux tourments

de leurs douloureuses pensées. Il les considéra sans réagir, en retirant sa casquette et sa chemise d'officier qu'il déposa sur une chaise. Il était grand, de corpulence assez forte avec des cheveux blonds mi-longs coiffés en arrière. Puis l'homme s'en alla tranquillement décrocher un pan d'une des parois de la cabine. Il effectua cette opération très méticuleusement et prit son temps pour accéder à ce coin dans lequel deux sacs de jute étaient cachés. Il ouvrit le premier sac pour en extraire une serviette de cuir noir. Tous ses gestes étaient lents et précis.

L'inconnu avait rompu le lourd silence dans lequel ils étaient plongés depuis des heures, mais ça ne les avait pas rassuré pour autant... ils n'aimaient pas la sensation qu'ils éprouvaient. Ce qui les inquiétait, surtout, était précisément son absence de réaction à leur égard. Ils sentaient leur cœur battre de plus en plus fort. Le sang gonflait leurs veines sous les blessures, leur respiration devenait de plus en plus courte et le battement de leurs paupières s'accélérait. Leur stress atteignait son paroxysme, mais personne ne s'en souciait... personne, d'ailleurs, ne savait où ils se trouvaient et ils ne savaient pas ce que cet inconnu leur voulait. Les yeux sombres, le visage allongé et anguleux, l'homme avait un air redoutable sous une apparence relativement élégante. Eduardo observait ses faits et gestes, le regard apeuré, pour tenter d'établir un contact visuel. Il émit un faible murmure étouffé pour attirer son attention. Il voulait le supplier de ne pas leur faire plus de mal, ni à eux, ni à leur fils, de les laisser partir ; il voulait lui jurer qu'ils ne diraient jamais rien, qu'ils préféreraient tout oublier et vivre tranquilles, comme avant. Soudain, il reprit espoir : l'homme continuait d'inspecter calmement le contenu de la serviette et ne montrait, en somme, aucune hostilité. Peut-être qu'il ne voulait pas les retenir en otages... ni leur faire de mal. Peut-être même s'agissait-il d'une erreur...

L'homme saisit le deuxième sac, le dénoua et en sortit une valise bleue de petite taille. Puis il se leva, s'approcha d'Eduardo et le considéra quelques secondes, le regard vide, avant de lui poser une main sur le front. Pétrifiée d'horreur, un gémissement jaillit du plus profond de Jodie ; elle aurait voulu hur-

ler car elle avait soudain compris ce qu'il allait faire, mais ce n'étaient que des sons étouffés. L'inconnu n'y prêta aucune attention, et posa l'autre main sous son menton. Les yeux d'Eduardo s'agitèrent. Puis, d'un geste brusque et violent, il fit pivoter sa tête de quarante-cinq degrés en direction de sa femme et lui brisa les cervicales dans un craquement sec qui claqua sur les parois métalliques de la cabine. Il y eut quelques sursauts, quelques tressaillements. Eduardo se tortilla dans son sac, la tête bloquée, inclinée sur la gauche, son regard fixant le vague. Le rythme de sa respiration devint saccadé, presque haletant. Les larmes coulaient à flots des yeux de Jodie qui avait tout observé. Elle assistait au plus ignoble des supplices et elle ne pouvait rien faire, rien dire. Elle tenta de crier, de hurler contre tant d'horreur, mais aucun son ne sortait de sa bouche ; la bande adhésive ne lâchait pas et atténuait tout. Elle s'agita autant qu'elle le put. Des filets de sang se mirent à couler abondamment des plaies du front et du nez, puis ruisselèrent tout autour de son visage pour disparaître dans la housse. Jodie était terrifiée. Sa vie commençait à défiler devant elle : elle comprit que cette horrible cabine grisâtre et le meurtre de son mari seraient les derniers tableaux qu'elle verrait avant de mourir. Ces housses noires funestes leur serviraient de linceuls et ils finiraient probablement déchiquetés par les requins de l'Atlantique. Leur histoire, leur vie se terminaient donc ici. Sans qu'ils puissent se défendre. Elle n'avait même plus la force d'avoir des pensées de haine tandis que l'homme remontait la fermeture Éclair sur le visage d'Eduardo encore secoué par des spasmes. L'inconnu se retourna tranquillement vers elle. Le cœur de Jodie battait à tout rompre alors qu'il posait les mains sur son visage.

– Tu vas rien sentir, lui assura-t-il posément avec un accent slave.

Mais ses yeux fixaient obstinément ceux de l'inconnu. Il avait un regard vide à vous glacer sur place. Elle se crispa de toutes ses forces : les veines de son cou se gonflaient tandis que le sang empourprait son visage tordu par l'effort. Il tenta de lui briser la nuque à son tour, mais elle refusa de se résigner : elle se cambra de toutes ses forces pour résister et le fixa

de ses yeux grand ouverts, les dents serrées. Un premier craquement se fit entendre. Il dut s'y prendre à trois reprises pour réussir à la faire céder. Son corps ne fit qu'un soubresaut. Puis, le regard toujours vide, comme s'il venait de terminer sa valise, il remonta la large fermeture Éclair. Il alla ensuite s'asseoir sur l'unique chaise de la cabine et examina les passeports du couple avec attention. Il tenta de soulever la feuille de protection qui recouvrait leur photo mais abandonna, puis constata que les deux pièces d'identité étaient très récentes et pouvaient donc être utilisées pendant quelques semaines sans aucun risque. La solidité de ses identités d'emprunt était à toute épreuve et il savait contourner les paramètres biométriques. Il ne faisait jamais d'erreur à ce niveau-là. Mais il n'eut même pas un rictus de contentement. Il s'empara de la valise et de la serviette avant de disparaître par une petite porte qui donnait sur la cabine adjacente. Eduardo émit un dernier râle, étouffé par son linceul caoutchouté pendant que l'homme refermait la porte derrière lui. Puis il ouvrit une sacoche de toile verte posée sur une commode, en retira une perruque de cheveux noirs et quelques accessoires. Il se regarda un instant dans le miroir qui se trouvait en face de lui, repoussa ses cheveux filasse à l'arrière du crâne et compara le style de la perruque avec les traits de son visage.

LISBONNE – Portugal

5 h 30, onze jours plus tard. . .

Le « Carioca » arriva dans le port d'Alcantara vers cinq heures du matin. Le visage parfaitement travesti – coiffé de sa perruque aux longs cheveux noirs bouclés et affublé d'une barbichette –, l'inconnu quitta le cargo une demi-heure plus tard, marcha une cinquantaine de minutes en direction du centre-ville et s'engagea tranquillement le long d'une artère principale, non loin de la gare de Santa Apolónia. Une centaine de mètres plus loin, il se retourna et héla un des trois taxis en maraude qui arrivaient presque l'un derrière l'autre. Il prit place sur le siège arrière avec sa serviette et sa petite valise.

– À l'aéroport, dit-il en anglais au chauffeur.

– *Ao aeroporto ?*

– Aéroport, oui.

– *Sim, senhor.*

– Est-ce qu'il y a beaucoup de trafic ? lui demanda-t-il encore.

– *Eu não entendo o que o senhor quer dizer-me. Eu não falo inglês, desculpe-me,* répondit le chauffeur en lui faisant signe qu'il ne comprenait pas ce qu'il voulait dire.

– Trafic ? reprit simplement l'homme.

– *Tráfico ?* répéta le chauffeur. *Oh, se houver muito tráfico ? Não, é normal... no... no traffic,* s'efforça-t-il de répéter en anglais.

L'inconnu parlait le portugais. Il parlait même plusieurs langues ; pourtant, il ne les utilisait que rarement. C'était une de ses tactiques : il surprenait ainsi toujours plus d'informations utiles ou confidentielles dans les conversations. Mais le reste du trajet se passa sans un mot ; le chauffeur, lui, écoutait les nouvelles du matin. Vingt minutes plus tard, et un peu plus de deux heures après son arrivée à Lisbonne, le taxi jaune clair le déposait devant les portes de l'aéroport international. Le chauffeur désigna la somme de douze euros quarante-cinq inscrite sur le compteur, mais lui parla d'un autre montant en désignant ses bagages.

– *It makes twelve euros and forty-five, but three euros pelas bagagens, fazendo um total of fourteen euros and forty-five. With bagagens, it makes fourteen euros and forty-five,* répéta-t-il très clairement : son anglais était soudain devenu bien meilleur. . . L'homme lui tendit un billet de vingt euros et sortit du véhicule sans attendre la monnaie.

La serviette dans une main et tirant son trolley de l'autre, il traversa le terminal pour se rendre directement au guichet de la Lufthansa Airlines. Trois personnes attendaient d'être servies par l'unique employé de la compagnie. Il se mit dans la file d'attente et attendit patiemment son tour, qui arriva une dizaine de minutes plus tard.

– *Bom dia senhor.*

– Hello, j'ai réservé un billet pour Prague, annonça-t-il en tendant le passeport d'Eduardo Ribeiro.

L'employé fouilla quelques instants dans le casier de plastique gris et bleu qui se trouvait à ses côtés, avant d'en ressortir un billet. Il vérifia le nom.

– Oui, il est bien ici, M. Ribeiro, dit-il en très bon anglais teinté d'intonations portugaises.

Puis il pianota sur son clavier, remit à l'homme les deux documents et lut les informations qu'il avait à l'écran.

– Alors, voyons. . . Ah, je dois malheureusement vous annoncer un retard d'environ trois quarts d'heure, dit-il l'air ennuyé.

Puis il se retourna vers un collègue qui travaillait quelques

mètres derrière lui.

– *Lourenço, o que está a acontecer com o voo Lufthansa 4283, está com meia hora de atraso ?*

– *O avião partiu de Hambourgo com atraso e deve chegar dentro de alguns minutos*, répondit son collègue sans même le regarder.

– Pour tout vous dire, l'appareil n'est pas encore arrivé, traduit-il ; on l'attend dans trente minutes.

– Mais j'ai une correspondance à Francfort un peu plus tard.

– Ne vous inquiétez pas, M. Ribeiro, tout est prévu, l'avion vous attendra.

Francfort était une escale importante et c'était pour cette raison qu'il avait choisi un vol de cette compagnie. Il avait besoin d'un peu de temps dans la zone de transit de l'aéroport pour régler ses affaires et il avait peur que ce retard le prive de cet intermède précieux.

– Mais allez-vous prendre une autre correspondance une fois à Prague ?

– Non.

– Très bien, alors vous pouvez aller directement à l'enregistrement. C'est au milieu du bâtiment, sur votre droite.

– Je resterai combien de temps à Francfort ?

– Je ne sais pas exactement ; vingt-cinq minutes, peut-être plus.

L'homme n'était pas satisfait de cette réponse vague, mais il préféra ne pas insister.

– Merci, répondit-il simplement avant de s'éloigner.

– Au revoir monsieur.

Vingt minutes, peut-être plus... c'était serré, mais c'était toujours possible ; sans quoi, il lui faudrait prendre la prochaine correspondance, pensa-t-il. Il gagna le comptoir d'enregistrement où il demanda de ne pas envoyer sa valisette en soute ; elle était petite, légère, et ne contenait rien de dangereux : sa requête fut acceptée. Il reçut sa carte d'accès à bord puis se dirigea vers le contrôle de sécurité. Il déposa la valise et la serviette sur l'entraîneur de bagages du détecteur à rayons X et traversa le portique magnétique. Un employé de la sécu-

rité le contrôla même à l'aide de son magnétomètre : aucun signal ne se déclencha, tout était normal. Il reprit ses bagages et rejoignit la porte où l'embarquement de son vol devait débuter à peu près trois quarts d'heure plus tard.

Une des annexes des services de police de l'aéroport se trouvait derrière une rangée de vitres foncées, quelques mètres après le contrôle de sécurité. Trois hommes surveillaient la zone internationale grâce à une vingtaine d'écrans dont les images provenaient de caméras mobiles, dissimulées à l'intérieur de boules en verre fumé.

– *Eu acredito que seja ele* (Je crois que c'est lui), fit une voix féminine un peu hésitante.

Sandra Ferreira, une très belle femme d'environ 35 ans, se tenait derrière eux. Elle était habillée d'un tailleur Armani rouge et noir, accompagné d'un grand chapeau assorti qui emprisonnait ses longs cheveux foncés coiffés en arrière. Quatre bagues dorées ornaient ses doigts fins ; ses ongles, eux, étaient peints de la même couleur rouge vif que son tailleur et ses lèvres parfaitement dessinées. Elle tenait à la main une photographie de l'inconnu avant son déguisement. Le grain de l'image était très gros car la photo avait été prise au télé-objectif quelque part sur les docks du New Jersey. Elle n'eut pas le temps de l'observer très attentivement et ne remarqua que le lobe de son oreille droite, mais la photo ne permettait pas d'utiliser ce point de comparaison. Un des agents de sécurité tenta de suivre l'individu à l'aide de ses caméras, mais il avait de la difficulté : il ne parvenait pas à bien voir le visage du suspect car il avançait rapidement et gardait la tête baissée.

– *Tu tem certeza ?* (Tu es sûre ?), s'assura l'agent de sécurité.

– *Não, eu vou olhar de mais perto, para confirmar* (Non, je vais aller le voir de plus près et je vous le confirme), fit-elle en regardant l'individu s'éloigner.

– *Está bem* (D'accord.)

– *Você envia os anúncios somente quando eu me aproximar dele.* (Vous envoyez les annonces seulement quand je m'approcherai de lui.)

– OK.

Elle faisait allusion à toute une série de fausses annonces préenregistrées, destinées à détourner l'attention des individus qui devaient être surveillés et à faciliter son travail d'observation.

Sandra Ferreira pénétra discrètement dans la zone d'embarquement. Elle avait l'allure d'un mannequin tout droit sorti d'un défilé milanais, bien que son visage était empreint d'une certaine dureté. Elle marcha nonchalamment quelques minutes, son sac de cuir noir lisse et brillant en bandoulière, tout en regardant les vitrines des marques prestigieuses qui s'avéraient être très utiles pour observer sans être remarquée. Il y avait de l'activité malgré l'heure assez matinale ; le snack-bar du terminal commençait à servir les petits déjeuners alors que s'ouvraient les dernières boutiques. Elle commença par se rendre au bar. Elle commanda un café sans sucre qu'elle sirota debout, élégamment accoudée sur le bord du comptoir laitoné, se retournant de temps à autre afin d'observer la foule croissante des voyageurs qui s'agglutinaient devant les différentes portes. Après la troisième gorgée, elle reposa la tasse, s'éloigna et entra dans un des premiers kiosques ouverts. Elle se glissa parmi les t-shirts souvenirs et les paréos multicolores pour se cacher derrière des présentoirs tournants afin d'épier l'homme entre les cartes postales et les lunettes de soleil : il était debout et feuilletait un magazine. Elle sélectionna deux cartes postales, s'empara également d'une publication sur l'immobilier de luxe et partit sans payer. La tenancière, habituée à ce manège, ne sourcilla pas et continua le rangement de son stock. Puis l'agent Ferreira traîna un peu dans une boutique située à une quinzaine de mètres de la porte où le suspect attendait. C'était une sorte d'îlot central dont la partie supérieure était complètement vitrée et d'où elle pouvait observer le suspect en diagonale parmi les chapeaux de paille, les accessoires en cuir et autres souvenirs. À travers cet écran de bibelots, il ne pouvait pas la remarquer, aussi fort fut-il, se dit-elle.

Elle prendrait tout son temps, car elle savait que le service de sécurité attendrait sa réponse avant de faire atterrir l'avion.

L'appareil qu'il devait prendre avait déjà effectué un grand détour au large de Lisbonne et tournait maintenant au-dessus de l'aéroport depuis une quinzaine de minutes ; qu'importe, il n'avait qu'à tourner encore un peu. Les ordres de ses supérieurs avaient été très clairs : le suspect ne devait pas soupçonner qu'il était épié, c'était le point le plus important. Tant pis si elle n'arrivait pas à obtenir des informations pertinentes, mais il était impératif qu'il ne se rende compte de rien. Elle l'observa un moment de dos, avant de s'en approcher davantage : il lisait toujours sa revue, mais s'était assis parmi la trentaine de personnes qui attendaient le même vol. Il ne montrait aucun signe d'agitation ou d'impatience et ne surveillait même pas les allées et venues des autres voyageurs. Il semblait parfaitement calme et confiant. Mais elle était encore trop loin et il fallait qu'elle se rapproche encore davantage pour la suite. Et la suite consistait à utiliser un analyseur TR4 ; cet appareil, capable de mesurer les différentes zones de chaleur du corps humain, dressait une carte d'identité thermique faciale d'un individu et permettait de reconnaître n'importe qui, même sous différents déguisements. La technologie utilisée par l'appareil était sans faille mais comportait un inconvénient : il fallait se trouver à moins de trois mètres de la personne visée pour obtenir un résultat garanti.

Cependant, elle ne voulait pas prendre le risque de s'approcher trop précipitamment. Elle savait qu'elle avait affaire à un professionnel redoutable qui était sur ses gardes, même s'il ne le montrait pas. Elle se rendit vers les vitrines du kiosque d'en face et contempla la nouvelle collection des accessoires Louis Vuitton ainsi que des tasses à café Hermès aux impressions de savane ou de guépard, avant d'entrer dans la boutique.

– *Nós não nos conhecemos, Maria.* (On ne se connaît pas, Maria), dit l'agent Ferreira à la tenancière qui approvisionnait un de ses étals en peluches.

Elle parla quelques minutes avec elle tout en désignant les tasses avec des gestes amples, au cas où le suspect l'aurait remarquée. Puis elle ressortit avec un sac aux griffes de la mar-

que et, le téléphone à l'oreille, simula la réception d'un appel, debout devant la boutique. Elle termina sa conversation imaginaire et alla s'asseoir à deux fauteuils de distance, du même côté que l'homme qu'elle devait observer.

Le jingle à quatre tons qui précédait les annonces résonna. Une voix féminine retentit dans le grand hall : ce jour-là, les messages étaient communiqués en flots de trois langues successives. D'abord en portugais, ensuite en anglais, puis en allemand. « Votre attention, s'il vous plaît : le passager Werner, en partance pour Francfort par le vol Lufthansa numéro 4283, est prié de se présenter au comptoir de la compagnie. Passager Werner, en partance pour Francfort par le vol 4283. »

Elle commença par examiner le contenu de son sac et simula l'inventaire des objets qu'elle venait d'acheter. Puis elle fit glisser son regard en direction de l'individu. Elle fut d'abord attirée par ses chaussures neuves et très élégantes. Le bas de ses pantalons n'avait pas un pli et l'étoffe à dominante grise était de très belle qualité.

Le jingle reprit. À nouveau, la voix de l'aéroport se fit entendre, mais le message différait du précédent.

« Votre attention, s'il vous plaît, le passager Flemming, enregistré sur le vol British Airways 834 à destination de Londres, est prié de se rendre immédiatement à la porte 34, l'avion étant maintenant prêt au départ. Le passager Flemming est prié de se rendre immédiatement à la porte 34. »

Puis le regard de la femme s'attarda quelques secondes sur ses mains – très soignées, les ongles fraîchement manucurés. Il portait une large alliance formée de deux anneaux en or recouverts de brillants ainsi qu'une chevalière, en or également, montée d'une pierre brune. Enfin, son visage, son nez, son front. Elle le dévisagea très professionnellement de ses yeux exercés, cachés derrière ses lunettes au fumé dégradé, analysant chaque détail. Elle observa l'arête de son nez légèrement busquée, le niveau de ses pommettes, le tracé de ses lèvres presque droit, mince et serré, et la proéminence de sa glotte. Elle remarqua même une très légère différence de teinte entre ses cheveux noirs et ses sourcils. Il ne lui fallut que quelques secondes pour enregistrer toutes ces informations et

pour déterminer qu'il s'agissait bel et bien de l'homme recherché. Après quoi, elle sortit le TR4 dissimulé à l'intérieur d'un téléphone portable multifonctions et fit semblant d'entrer des données pendant que l'instrument effectuait ses mesures.

Puis elle devait terminer par ce qui était, pour elle, le plus difficile : à savoir, jauger le suspect en quelques minutes. Pour cela, elle devait appliquer les nouveaux critères d'analyses comportementales enseignés dans les cours de perfectionnement de l'IRC, l'Institut de Recherche Criminelle, où elle se rendait chaque semaine. Elle devait analyser les mécanismes de perception du suspect et trouver le moyen de les exploiter. Être à même de le « sentir », de détecter le moindre signe qui serait exploitable par ses collègues afin de mieux comprendre sa façon de penser et d'agir, pour ensuite anticiper ses réactions et sa manière de procéder. Établir, par ses mimiques, les mouvements de ses yeux ou par de petits gestes insignifiants en apparence, son profil émotionnel du moment. Capter un éventuel malaise, une gêne ou l'angoisse la plus infime. Elle devait donc y aller au « *feeling* »... les agents de formation continue n'arrêtaient pas de les bassiner avec leur « *feeling* », mais elle n'était pas à l'aise avec cette nouvelle approche. Ce « *feeling* », comment venait-il ? L'instructeur avait expliqué qu'il venait petit à petit et qu'il se développerait avec les années. Certains avaient plus de facilité, car ils avaient un don. Mais don ou pas, c'était l'expérience qui affinait cette capacité. Et pour ça, ils devaient faire appel à cette part d'eux-mêmes appelée intuition. Or, c'était un procédé qu'elle ne maîtrisait pas bien. Son intuition n'était pas très bonne. Elle avait beaucoup de difficultés à établir la frontière entre son sentiment personnel et un ressenti véritable. C'était une notion trop floue, trop abstraite à ses yeux. Décidément, elle n'aimait pas ces nouvelles théories de « *profiling* » : ce n'était pas assez cartésien. Elle ne parvenait pas à ressentir quelque chose en si peu de temps. Elle devait écouter son intuition... mais son intuition ne lui disait rien... tout ce qu'elle pouvait remarquer, elle, c'était que les muscles du cou et des maxillaires du suspect étaient détendus. Il ne présentait aucun signe de stress ni d'inquiétude.

Soudain, d'une façon tout à fait inattendue, l'individu tourna la tête dans sa direction et planta son regard acéré dans le sien, sans même chercher ses yeux pourtant cachés derrière ses verres légèrement miroitants. Elle eut l'impression troublante d'être mise à nu par ce regard si perçant et si froid. Surprise, elle eut un spasme nerveux de la jambe, accompagné d'une décharge électrique qui lui parcourut le dos, et détourna aussitôt la tête... mais une fraction de seconde trop tard.

À nouveau le jingle. Mais cette fois, il s'agissait d'une annonce véritable concernant le vol pour Francfort.

« Votre attention s'il vous plaît. L'embarquement du vol Lufthansa 4283 à destination de Francfort a été retardé de trois quarts d'heure. Ce désagrément est indépendant de notre volonté et nous vous prions d'accepter nos excuses. Nous rappelons aux passagers de la classe affaires que le salon Plein Ciel, au premier étage, est à leur disposition durant cette attente. »

Elle s'en voulait vraiment... elle aurait dû s'y attendre... elle le savait. Elle était même si forte à cet exercice que c'est elle qui formait les jeunes physionomistes de l'École de Police de Lisbonne. Elle leur apprenait à ne jamais se laisser troubler par les détails d'un déguisement ou d'une chirurgie esthétique, ni se laisser déconcentrer par leurs propres pensées, et elle venait de se faire prendre au piège. On l'avait choisie elle, précisément parce qu'il ne fallait commettre aucun faux pas durant cette mission et voilà qu'elle avait agi comme une débutante. Elle savait que cette fraction de seconde pouvait être fatale et compromettre le reste de l'opération. Elle se demandait si elle avait été repérée ou s'il s'était douté de quelque chose. Elle se raidit quelques secondes, alors qu'elle se livrait à un rapide interrogatoire mental.

« Pourquoi m'a-t-il dévisagée ainsi ? Comment est-il tombé sur moi au premier regard ? Simplement parce que je suis une femme bien habillée ? Ou pense-t-il peut-être que je suis une croqueuse d'hommes qui désire attirer son attention ? Se doutait-il de quelque chose ou était-ce le fruit de son imagination à elle, une lubie d'un mental surexcité ? » Elle décida qu'il

était préférable de poursuivre son semblant d'intérêt pour les articles de luxe. Elle consulta sa montre, se leva et partit en direction des boutiques. Elle attendit d'être cachée derrière un kiosque pour transmettre discrètement sa confirmation tout en marchant. Le mouvement de ses lèvres était à peine perceptible.

Dans la salle de contrôle, un agent avait déjà cadré deux gros plans de l'individu – un de profil et un de face. Il figea les images et les ajusta un peu en manipulant quelques leviers de sa console.